

---

## LE TRONC D'ARBRE.

De tous les inconvéniens qui résultent d'une éducation négligée, celui qui prête le plus au ridicule, et souvent cause le plus de maux, c'est la peur. Elle gâte l'esprit, altère la grâce, arrête continuellement l'élan de la pensée, et tient l'âme resserrée dans les bornes étroites de la faiblesse et de la stupidité. Aussi doit-on porter, la plus scrupuleuse attention à préserver l'enfance de ces images effrayantes, de ces descriptions de souterrains et de cavernes, de ces contes de revenans, avec lesquels la plupart des personnes ont coutume de frapper l'imagination des jeunes filles confiées à leurs soins, avec lesquels on se fait un jeu cruel de troubler, par des frayeurs sans cesse renaissantes, ou par des rêves affreux, les douces nuits et les jours paisibles de l'heureuse innocence.

M. de Mirecourt, ancien architecte célèbre, habitait depuis long-temps un château gothique, situé près de la forêt de Senars. Il avait pris plaisir à réunir, dans cette demeure agréable et pittoresque, tout ce que l'art peut ajouter à la nature. On venait de tous côtés admirer les embellissemens que M. de Mirecourt avait accumulés dans cette habitation aussi vaste que richement décorée.

Madame de Valville, sa fille unique, épouse et veuve d'un artiste distingué, venait ordinairement passer tout l'été au château de son père, avec ses deux filles, Hersilie et Victorine. L'une et l'autre douées par la nature d'une physionomie agréable et d'un heureux caractère, étaient également chères à madame de Valville. Cette digne mère semblait, par sa tendresse et son extrême bonté, vouloir dédommager ses deux filles de la perte qu'elles avaient faite dans leur père, du soutien de leur existence et de leur premier instituteur.

Madame



Madame de Valville portait souvent trop loin son amour pour ses enfans. La crainte de les contrarier en la moindre chose, de perdre leur attachement et leur confiance, lui faisait dépasser les bornes de l'indulgence, au point qu'elle avait insensiblement perdu l'autorité maternelle.

Hersilie et Victorine, à peine parvenues à l'âge heureux de l'adolescence, faisaient tout au gré de leurs caprices. Formaient-elles un projet, il était exécuté sur-le-champ; désiraient-elles un bijou, un riche vêtement, elles l'obtenaient aussitôt; voulaient-elles aller au château de leur grand-père, revenir à Paris, retourner encore auprès de M. de Mirecourt, parcourir, en un mot, tous les environs de sa terre, à l'instant les chevaux étaient prêts, et la complaisante mère était trop heureuse de pouvoir satisfaire en tout les moindres désirs de ses deux filles.

M. de Mirecourt, qui trouvait dans Hersilie et Victorine le charme et la consolation de ses vieux jours, les gâtait encore plus que

ne

ne le faisait leur mère. Jamais il n'avait osé leur adresser la plus simple remontrance, leur faire éprouver la plus petite contradiction. Folâtrer avec elles, les caresser tour-à-tour, leur réciter sans cesse des contes de grand-mères, des histoires de spectres qui apparaissent la nuit, de sorciers et de revenans inspirés par le diable, rire de la frayeur qui souvent se peignait sur les traits et dans tous les mouvemens de Victorine et d'Hersilie: telle était l'étrange manie de ce vieillard, telles étaient ses plus douces jouissances.

On conçoit qu'une pareille éducation dut nuire aux qualités aimables des deux jeunes personnes. Leur imagination, frappée depuis l'enfance par mille tableaux, par mille récits plus effrayans les uns que les autres, les avait conduites à trembler au moindre bruit, à tressaillir au plus simple événement. Tant qu'elles furent dans un âge où tout s'excuse, cette frayeur enfantine amusait M. de Mirecourt et tous ceux qui se présentaient chez lui; mais à l'époque de l'adolescence, cette  
fausse



fausse peur continuelle devint si fatigante, que madame de Valville et son père résolurent de mettre tout en œuvre pour corriger les deux jeunes sœurs qui devenaient chaque jour la fable et l'amusement de toutes les sociétés où elles étaient admises.

On ne détruit pas facilement des impressions tant de fois réitérées. Ce n'est que par de fortes secousses qu'on peut déraciner les vices d'une mauvaise éducation. Hersilie fut la seule qui eut la force de vaincre par degrés cette stupeur pusillanime qui lui causait tant de mal, et lui attirait tant d'humiliations. Plus fortement constituée que Victorine, et d'un caractère plus prononcé, elle s'arma de résolution, de courage, et parvint, non sans beaucoup d'efforts, à devenir moins peureuse, et même à se moquer de toutes les extravagances que ce défaut risible faisait faire chaque jour à sa sœur.

La pauvre Victorine, toujours la tête remplie des contes de son grand-père, était insensiblement tombée dans une pusillanimité  
qui

qui maîtrisait tous ses sens. Un inconnu paraissait-il au château, c'était, selon elle, un malfaiteur qui en voulait à ses jours; un chien de basse-cour pénétrait-il dans les appartemens, c'était une bête enragée qui venait la dévorer; une cloche des villages voisins se faisait-elle entendre, c'était le tocsin qui annonçait une émeute ou bien un incendie; quelques conscrits, rejoignant leurs drapeaux, s'arrêtaient-ils devant le château, pour se reposer et prendre quelques rafraîchissemens, c'était, aux yeux de Victorine, une armée ennemie qui venait mettre tout à feu et à sang: en un mot, son imagination grossissant chaque objet qui s'offrait à sa vue, elle ne voyait partout que fantômes et brigands, que meurtre, pillage et destruction.

Madame de Valville, qui gémissait, mais trop tard, de cette faiblesse de Victorine, chercha vainement tous les moyens de la détruire. Pour y parvenir, elle ne se séparait plus de sa fille, la faisait coucher dans sa chambre, et ne permettait pas qu'on racon-

tât



tât devant elle la moindre aventure sérieuse ou romanesque.

Un soir que madame de Valville se promenait seule, avec ses deux filles, au fond du parc du château, elles entendirent, derrière un bosquet, des cris plaintifs qui ressemblaient à la voix d'un enfant. Victorine s'arrête tout-à-coup, et s'écrie: «C'est le fils du jardinier qu'on assassine! — Quelle erreur est la vôtre; lui dit madame de Valville: dans ce parc si bien fermé de tous côtés; y songez-vous, ma fille? Avançons et voyons ce que ce peut être. — Oui, reprit Victorine avec plus de frayeur encore, c'est la voix du petit Paul qu'on assassine, ou bien qui se noie dans le grand bassin. — Raison de plus, reprit madame de Valville, pour voler à son secours. — Sans doute, ma sœur, ajouta Hersilie; le mal n'est peut-être pas aussi grand que tu te l'imagines: allons, viens avec nous.» A ces mots, elle entraîne de force Victorine vers l'endroit où les cris se faisaient entendre. Bientôt elles y pénétrèrent et aperçoivent un agneau dont le pied s'était embarrassé dans

une

une palissade, et qui, n'ayant pu rejoindre l'étable avec les autres, faisait, en bêlant, des efforts pour se dégager. «Que vois-je?» s'écria Victorine, c'est Chéri! c'est lui-même; il porte encore à son cou le ruban rose que je lui attachai l'autre jour., A ces mots, elle s'élança vers l'agneau, le dégage de la palissade, le prend dans ses bras, et lui prodigue les plus douces caresses. «Vous voyez bien, ma fille, lui dit madame de Valville, que si nous eussions cédé à votre fausse peur, le pauvre petit animal n'aurait pu sortir de l'entrave où il était retenu, et peut-être eût-il péri cette nuit de faim et de souffrance.,

Une autre fois Victorine parcourait, seule avec sa mère, la lisière de la forêt de Senars, dans laquelle jamais elle n'avait osé pénétrer, la regardant comme le repaire de tous les voleurs de dix lieues à la ronde. Elle ne pouvait s'empêcher d'admirer ces longues allées qui se perdent dans l'horizon, d'être attirée par la fraîcheur des ombrages, par le parfum des plantes



plantes aromatiques, des chèvre-feuilles sauvages, et surtout par le chant mélodieux des oiseaux de toute espèce qui habitent ces paisibles demeures. Madame de Valville, voulant profiter du charme qu'éprouvait sa fille pour domter sa timidité, la conduisait d'arbre en arbre, et la faisait insensiblement avancer dans la forêt. «Avouez, lui disait-elle, qu'il y a du plaisir à respirer sous ce feuillage, à se trouver tout près de ces oiseaux nombreux qui ravissent par leurs chants. — Oui, répondit Victorine, avançant comme par enchantement: cet aspect est délicieux; l'air qu'on respire ici porte dans l'âme une douceur et je ne sais quel charme....» Mais tout-à-coup elle s'arrête, frissonne, et changeant de couleur, elle dit à sa mère: «Sauvons-nous, où c'est fait de notre vie. — Quelle vision vous prend encore? — Voyez-vous à travers ces branches épaisses, un brigand qui vient vers nous? — Je n'aperçois rien du tout. — Je vous dis qu'il nous regarde, il accourt; il a six pieds de haut, il tient à la main je ne sais quoi de chevelu: c'est sans

sans doute la tête du dernier malheureux qu'il vient de tuer. Embrassons-nous, maman, le monstre va nous assassiner . . . . En achevant ces mots, Victorine, pâle et tremblante, se réfugiait dans le sein de sa mère. Un bruit, en effet, se fait entendre derrière le feuillage, et ce brigand de six pieds de hauteur, et tenant à la main une tête sanglante, n'était qu'un jeune et gentil pâtre, d'environ douze ans, qui, ayant aperçu ces deux dames, accourait leur proposer d'acheter un nid de tourterelles qu'il venait de découvrir dans la forêt. Madame de Valville ne put s'empêcher de rire aux éclats de la terreur panique de Victorine, qui fut elle-même forcée d'avouer toute sa faiblesse. Elle acheta le nid du jeune pâtre, voulut soigner seule les deux tourtereaux qu'il contenait; et rougissant de sa frayeur à l'aspect de ce couple charmant, symbole de la douceur et de la tendresse, elle forma, pour la première fois, la résolution de dompter sa ridicule pusillanimité.

I

Mais



Mais plusieurs événemens qui survinrent semblerent contrarier les stoïques résolutions de la pauvre Victorine; et il s'en fallut qu'elle devint ce qu'elle désirait être. Une nuit d'hiver qu'elle était couchée dans la chambre de sa mère, elle crut entendre du bruit dans l'appartement. Elle écoute en frémissant et respirant à peine. Un bourdonnement frappe son oreille, elle s' imagine aussitôt que c'est un chat-huant, ou plutôt un dragon-volant qui s'est introduit par la cheminée. Elle désire, mais n'ose réveiller encore madame de Valville qui dort paisiblement. Levée sur son séant, et saisie par le froid, elle veut prendre un schal qu'elle avait coutume de mettre sur une bergère, auprès de son lit, étend le bras, et pose la main sur une peau velue, ce qui lui fait à l'instant pousser un cri épouvantable. Madame de Valville, réveillée en sursaut, questionne Victorine qui lui assure, en s'enfonçant dans ses draps, et jetant la couverture par-dessus sa tête, qu'il est entré, par la cheminée, un dragon-volant, et que là, tout près d'elle, est une bête

bête fauve sur laquelle elle a mis la main.  
« Oh ! pour cette fois , s'écrie-t-elle , ce n'est point une fausse peur : j'ai entendu , j'ai touché moi-même ces monstres épouvantables. Ils vont nous dévorer. »  
Pendant que Victorine exhale ainsi toute sa frayeur , madame de Valville se lève , allume une bougie , et reconnaît que le dragon-volant était un papillon de nuit qui voltigeait dans la chambre , et que la bête fauve que Victorine avait en effet touchée , et dont elle croyait déjà sentir les griffes menaçantes , n'était que sa palatine de cygne qu'elle avait quittée la veille , et déposée , par mégarde , sur un meuble qui se trouvait auprès de son lit. Elle découvre aussitôt la visionnaire , l'arrache de dessous les oreillers où elle s'était blottie , lui donne la conviction la plus évidente de son extravagance , et fait enfin succéder le rire à la stupeur. Victorine , aussi confuse que repentante d'avoir troublée le sommeil de sa mère , prit encore une fois la résolution de s'armer de courage , et de renoncer pour jamais à ses



visions qui la rendaient, à juste titre, le jouet de tout le monde.

A l'hiver succédèrent les beaux jours du printemps. Madame de Valville avait reçu, depuis quelque temps, une lettre d'Ernest, son fils unique, et le frère bien-aimé de Victorine et d'Hersilie. Il leur annonçait que, devant être envoyé par le général dont il était aide-de-camp, pour remettre des dépêches importantes en Allemagne, il passerait, le onze juin, entre neuf et dix heures du matin, sur la grande route qui traverse la forêt de Senars, et qu'il aurait le bonheur d'embrasser sa famille qu'il désirait trouver réunie au château de son grand-père; mais il prévenait, en même temps, qu'il ne pourrait y rester tout au plus qu'une heure, tant ses ordres étaient précis.

Cette nouvelle combla de joie M. de Mirecourt, madame de Valville et ses deux filles. Tous les gens du château se faisaient également une fête de revoir le jeune aide-de-camp, absent depuis près de deux années. «Que j'aurai de plaisir, s'écriait Victorine, à pres-

presser dans mes bras mon cher Ernest, l'ami de mon enfance, qui toujours m'a témoigné tant d'attachement! que je voudrais être à ce onze juin! ce sera l'un des plus beaux jours de ma vie.,,

Bientôt arriva ce jour tant désiré. L'allégresse et le bonheur éclataient dans tout le château. Hersilie et Victorine, levées de grand matin, avaient fait préparer le déjeuner le plus splendide, auquel M. de Mirecourt avait fait inviter plusieurs de ses voisins. Enfin neuf heures sonnèrent. « Si tu n'étais pas si peureuse, dit Hersilie à sa sœur, nous irions au-devant d'Ernest sur la grande route, tandis que notre mère reçoit tout son monde. — Oh! s'il ne fallait pas, pour cela, répondit Victorine, parcourir une partie de la forêt, je te l'aurais déjà proposé. — Bah! reprit Hersilie, il ne s'agit que de traverser deux allées, dont l'une touche à notre parc: le feuillage est si frais, le temps si délicieux et la nature est si belle!.... Nous aurions le bonheur d'embrasser Ernest les premières; c'est une occasion favorable de dompter cette  
fausse



fausse peur qui l'attire tant de plaisanteries, et qui, tu le sais, déplaît tant à notre frère. — Hé bien, j'y consens, dit Victorine: oui, je veux prouver à Ernest que j'ai suivi les conseils qu'il me donne dans toutes ses lettres, et que je suis maintenant digne d'être la sœur d'un brave tel que lui. Donne-moi le bras, ma sœur; ne me quitte pas surtout; et entrons dans la forêt sans rien dire à personne.,,

A ces mots, Hersilié ouvre la grille du parc, qui donnait sur la première grande allée du bois, la laisse ouverte et se met à parcourir à toutes jambes cette première allée avec Victorine qui, se serrant près de sa sœur, frissonnait malgré elle et changeait de couleur, dès qu'elle mettait le pied sur la plus petite branche desséchée, ou qu'elle entendait le moindre souffle du zéphir qui agitait doucement le feuillage: «Allons, Victorine, allons; un peu de courage! tu vois que ce n'est rien, ne songeons qu'au plaisir de revoir, d'embrasser notre cher Ernest. — N'entends-tu pas un bruit terrible derrière ces  
genets

genets en fleurs? — C'est un petit-lapin qui s'enfuit, presque aussi tremblant que toi. — Ne vois-tu pas à travers ces chèvre-feuilles, je ne sais quoi de fauve qui remue et semble s'élançer? — C'est un jeune chevreuil qui nous prend pour des chasseurs. — Oh! pour cette fois, nous sommes perdues: n'entends-tu pas! Quoi donc? — Ces coups de sifflet qui partent du côté de ces grands ormes. — C'est peut-être le chant de quelque oiseau sauvage. — Non, non! ce sont des coups de sifflet, te dis-je: les entends-tu qui recommencent? C'est le signal des voleurs; sauvons-nous, ma sœur, sauvons-nous! . . . A ces mots, Victorine s'enfuit épouvantée, courant de toutes ses forces; et prenant le premier sentier qui se présente à sa vue, elle s'enfonce dans le bois et disparaît aux yeux d'Hersilie. Celle-ci court vainement après elle, et reconnaît en riant, que les coups de sifflet que sa sœur prenait pour le signal des brigands, n'étaient que les sons aigus et répétés qui précèdent ordinairement le ramage du rossignol. Elle appelle

encore



encore Victorine, la cherche de tous côtés ; mais craignant elle-même de se perdre dans la forêt, elle reprend l'allée qui conduisait à la grille du parc de M. de Mirecourt, rentre au château, raconte la nouvelle frayeur de Victorine, et les vains efforts qu'elle avait faits pour lui prouver toute son extravagance.

A peine Hersilie avait-elle achevé son récit, que le bruit des coups de fouets réitérés et de chevaux au galop, annoncèrent l'arrivée d'Ernest qui entraît en effet à franc-étrier, et fut en un clin-d'œil dans les bras de sa mère, de son aïeul et de sa sœur. La joie qu'il éprouvait en les revoyant, l'avait saisi au point que d'abord il ne s'était pas aperçu de l'absence de Victorine ; mais bientôt la cherchant des yeux, il s'imagine qu'elle est malade. Hersilie le rassure en riant, et lui raconte l'aventure qui venait d'avoir lieu dans la forêt. « Je la reconnais là, reprit Ernest, et je crains bien que son mal ne soit incurable ; cependant je sens que j'ai besoin de la voir, de l'embrasser : il y a si long-temps

temps que je n'ai joui de ce bonheur! — Elle ne va sûrement pas tarder à revenir au château, reprit M. de Mirecourt; elle aura trouvé quelques pâtres, quelques bûcherons qui se seront fait un devoir de l'accompagner jusqu'ici. — Mais le temps presse, dit madame de Valville; mettons-nous à table; et profitons du peu d'instans que notre cher aide-camp peut nous accorder. — Comme les armes vous développent un jeune homme! reprit M. de Mirecourt, pressant encore son petit-fils dans ses bras; il ne laisse pas d'avoir l'air martial; et quoiqu'à peine sur ses dix-sept ans, il ne s'en faut pas beaucoup qu'il ne soit de ma taille.,,

Pendant tout le déjeuner, Ernest ne cessait de porter ses regards vers les croisées qui donnaient sur la grande allée du parc. Il répétait à tout moment: «Elle ne vient pas! faut-il qu'une fausse peur me prive du plaisir de la voir!...» Enfin l'heure annoncée par Ernest s'écoula. Français et militaire, il était esclave de son devoir. Après avoir embrassé sa famille, il remonta à cheval,

sui-



suivi du postillon que l'on avait fait rafraîchir : il regarde encore la grande allée du parc, et reprend la route d'Allemagne en répétant, les yeux mouillés de larmes : « Oh ! ma chère Victorine ; je n'ai donc pu t'embrasser !, »

Sitôt après le départ d'Ernest, M. de Mirecourt et madame de Valville, inquiets de la trop longue absence de la peureuse, et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, allèrent avec Hersilie et tous les gens du château, à la découverte de la jeune fugitive.

Celle-ci, en quittant brusquement sa sœur, s'était enfoncée dans un épais taillis où elle entendit de nouveau les mêmes accens du rossignol, qu'elle prenait toujours pour un nouveau signal de voleurs. Elle se réfugia dans un ravin profond. Le même bruit s'y faisait entendre, elle s'enfonça plus avant encore sous les arbres, en se disant à chaque pas : « Il faut que cette forêt soit remplie de brigands, ils m'entourent de tous côtés ; si du  
moins

moins ma sœur était avec moi! mais sans doute les voleurs se sont emparés d'elle, et je suis seule! Oh! mon Dieu, mon Dieu, que vais-je devenir? Comme elle parlait ainsi, une biche qui allaitait son faon, l'aperçoit et se sauve à travers des rameaux épais. Le bruit que fit l'animal timide, causa une telle stupeur à Victorine, qu'elle prend de même sa course et se sauve effarée à travers une haute futaie dont l'ombrage sombre et solitaire ajoutait encore à sa frayeur; mais ce qui acheva de porter dans ses sens un coup terrible, ce fut lorsqu'en passant le long d'un vieux tronc d'arbre, sa robe s'y tint accrochée et l'arrêta dans sa course. La pauvre Victorine, convaincue que c'était un brigand qui déjà mettait la main sur elle, tombe la face contre terre, criant miséricorde et recommandant son âme à Dieu. Elle était encore dans cette position, couverte d'une sueur froide et presque sans connaissance, quand M. de Mirecourt, madame de Valville, Hersilie et tous ceux qui les accompagnaient, l'aperçurent de loin. Ils crurent qu'en effet elle



elle avait été atteinte par quelques animaux sauvages. Madame de Valville et son père éprouvèrent une frayeur mortelle; mais bientôt ils furent rassurés par un mouvement convulsif que fit la fugitive qui, toujours l'esprit frappé, s'écriait, les mains jointes et sans oser tourner la tête; «Messieurs les brigands, ne me tuez pas, je vous en prie; je m'appelle Victorine; je n'ai rien à vous offrir; mais je suis la petite-fille de M. de Mirecourt, qui vous donnera une ample récompense, si vous daignez me reconduire à son château: miséricorde, messieurs les brigands, miséricorde!»

En terminant cette fervente prière, Victorine s'aperçoit enfin que les brigands dont elle implorait la pitié, n'étaient que sa mère, son aïeul et sa sœur qui la relevèrent, et la pressant dans leurs bras, lui rendirent toute sa raison. Sa robe, encore accrochée au tronc d'arbre, lui fit connaître sa méprise; un rossignol, qui tout près de là, recommença les sons qui précèdent son ramage délicieux, la détrompa sur les coups de sifflet qu'elle croyait

entendre à chaque pas. Elle ne put s'empêcher, malgré toute l'altération qui régnait encore sur ses traits, de rire elle-même de sa faiblesse et de la maudire. Mais ce qui la lui fit détester encore plus, ce fut lorsqu'Hersilie lui eut appris qu'Ernest était passé dans son absence; et que, fidèle aux ordres qu'il avait reçus, il avait été forcé de partir sans embrasser sa chère Victorine. «Si tu l'avais vu, ajoutait Hersilie, il ne pouvait manger; il ne cessait de porter ses regards vers la forêt; et en remontant à cheval, il m'a dit, les yeux tout mouillés: «Puisqu'un défaut aussi ridicule me prive du bonheur de presser Victorine dans mes bras, peins-lui bien tous mes regrets, et donne-lui du moins ce bon baiser pour moi.»

La pauvre Victorine fondit en larmes à cette commission dont s'acquitta si fidèlement sa sœur. «Quoi! disait elle en sanglottant, Ernest, mon cher Ernest, est resté une heure au château, et je n'y étais pas! Il va courir mille dangers au champ d'honneur;



neur; peut-être ne le reverrai-je de ma vie; et je n'ai pu l'embrasser à son passage, lui adresser mes vœux pour son bonheur, pour sa conservation! Oh! c'est bien en ce moment que je déteste et que j'abjure à jamais ma sotte frayeur!;

Cette dernière résolution de Victorine fut irrévocable. Les spectres, les brigands, les voleurs ne vinrent plus s'emparer de sa tête, ni tourmenter son imagination. Elle prit l'habitude de bien examiner tout ce qu'elle voyait ou entendait, avant de s'alarmer; peu à peu elle devint aussi calme, aussi courageuse qu'elle avait été jusqu'alors inquiète et craintive; et reconnut enfin que souvent la peur du mal cause plus de tourmens que le mal même.